

DIX ANNÉES DE TRADUCTION

Actes du IVème Congrès de la Fédération:

Internationale des Traducteurs

(FIT)

DUBROVNIK

1963

à l'occasion du Dixième Anniversaire

de la Fédération

sous la direction de

I. J. CITROEN

SYMPOSIUM PUBLICATIONS DIVISION

PERGAMON PRESS

OXFORD · LONDON · EDINBURGH · NEW YORK

TORONTO · SYDNEY · PARIS · BRAUNSCHWEIG

Pergamon Press Ltd., Headington Hill Hall, Oxford
4 & 5 Fitzroy Square, London W. 1

Pergamon Press (Scotland) Ltd., 2 & 3 Teviot Place, Edinburgh 1

Pergamon Press Inc., 44-01 21st Street, Long Island City, New York 11101

Pergamon of Canada, Ltd., 6 Adelaide Street East, Toronto, Ontario

Pergamon Press (Aust.) Pty. Ltd., 20-22 Margaret Street, Sydney, New South Wales

Pergamon Press S.A.R.L., 24 rue des Écoles, Paris 5^e

Vieweg & Sohn GmbH, Burgplatz 1, Braunschweig

First edition 1967

Library of Congress Catalog Card No. 65-29255

Copyright © 1967

International Federation of Translators (FIT) Paris

Made in Great Britain

(2834/67)

LA FIT A DIX ANS

Pierre-François Caillé

Vice-Président de la FIT

VALÉRY LARBAUD, auquel les Français se réfèrent toujours quand il s'agit de l'art de traduire, souligne la nécessité pour le traducteur de posséder une imagination riche et subtile. Mais l'imagination, pour indispensable qu'elle soit dans toute création artistique, est, dans notre métier, d'un exercice dangereux. Autant il en faut pour revivre l'œuvre à traduire, se substituer à l'auteur, «imaginer» son paysage intérieur, réinventer ses personnages et ses décors, autant le moindre excès dans ce sens risque d'entraîner aux pires vagabondages, aux trahisons, à l'escroquerie.

Aujourd'hui, cependant, nous sommes en vacances. C'est la grande fête de la traduction. Nous la célébrons ensemble dans un sentiment d'euphorie, en cette admirable et antique cité de Dubrovnik d'où l'esprit, comme jadis les galères vénitienes, cingle à pleines voiles vers les îles du souvenir et les terres de l'avenir.

Aussi ferai-je appel à votre imagination sans craindre les dangers que son abus présente. Imaginez une de ces fêtes vénitienes somptueuses telles qu'en représentaient les peintres du Cinquecento.

Vêtus de costumes aux couleurs délicates, nous sommes donc assis à une table démesurée. En son centre se dresse un gigantesque gâteau d'anniversaire, surmonté de dix flambeaux de cire aux couleurs des nations représentées ici. Chacun de ces flambeaux évoque une année d'existence de notre Fédération.

Dix années, ce n'est rien dans la longue trajectoire de l'homme à travers le temps et l'espace. C'est déjà beaucoup dans celle que la FIT a décrite.

Sans trop vous lasser, je voudrais évoquer rapidement les souvenirs de ces dix années de notre vie, naviguer avec vous à travers cet archipel du souvenir où seules se dressent encore quelques îles; vestiges d'un continent englouti d'efforts et de joies, de désillusions et d'espoirs.

Nous sommes en 1950, dans le bureau alors sombre et modeste de la Société Française des Traducteurs, née elle-même quelques années plus tôt après la grande tourmente de la guerre.

Comme dans bien d'autres pays, les traducteurs en France étaient éparpillés. Les meilleurs, les plus connus d'entre eux, travaillaient, œuvraient pour leur compte, sans même penser qu'ils représentaient une des plus vieilles professions du monde, une profession sans foi ni loi, désorganisée, anarchique, vouée à une stagnation perpétuelle.

L'idée nous vint à quelques-uns de nous grouper, d'unir nos efforts pour donner à notre métier un semblant d'équilibre. Nous savions qu'au moment où les frontières se rouvraient, où les hommes éprouvaient de nouveau le besoin d'échanger leurs idées et leurs techniques, la traduction, plus que jamais, allait reprendre son rôle historique de véhicule des civilisations et des cultures.

Par essence même, la traduction est internationale et nous comprîmes très vite, après nous être organisés sur notre plan local, que notre vocation avait d'autres mesures.

Je me rappelle ce dîner, dans un petit bistrot de Quartier Latin où, entre la bouteille de Beaujolais et le camembert qui symbolisent la France aussi bien que les pommes de terre frites ou les grenouilles, nous commençâmes à envisager la création d'un groupement international des traducteurs.

Il y avait là, les coudes sur la table, l'imagination stimulée par le projet, le regretté Boris Metzger, alors Directeur de la Société des Gens de Lettres de France, Pierre Baubaut, professeur d'anglais, notre premier secrétaire général, Edmond

Cary à l'expérience si vaste et que nous considérons toujours comme l'un des plus actifs parmi nous et enfin celui qui aujourd'hui a l'honneur de vous retracer cette histoire.

Peu de temps après cette réunion, nous envoyâmes, à travers le monde des lettres à tous les traducteurs de notre connaissance et nous prîmes les premiers contacts indispensables avec les personnalités ou les organismes capables de nous aider.

Dans le ciel de notre nativité, notre étoile se déplaçait lentement mais ni les bergers ni les rois mages ne la suivaient. Nos lettres restaient sans réponse. Nous en expédiâmes d'autres.

Puis, un beau jour, les premières réponses nous parvinrent en même temps que se manifestaient certains concours officiels.

Ici je m'arrêterai pour saluer et remercier un ami des premiers jours difficiles, Monsieur Roger Caillois, écrivain de race, traducteur de vaste culture. Roger Caillois représente l'UNESCO à notre congrès, comme il l'a toujours représentée à nos diverses manifestations. Nous devons à sa compréhension, à son appui, une partie de notre existence. En témoignage de notre reconnaissance, nous lui réserverons la plus belle tranche de notre gâteau symbolique d'anniversaire.

En 1953 — L'Hôtel Majestic à Paris, qu'occupait alors l'UNESCO: les lustres d'un palace d'avant-guerre, des lambris dorés. Une table recouverte du solennel tapis vert des grandes conférences internationales. Ni Beaujolais ni camembert, mais des carafes d'eau pour étancher la soif des orateurs. Nous étions loin du bistrot où fut conçue la FIT, n'en déplaise à ceux qui eussent aimé des gestations plus dignes.

Nous n'étions pas très nombreux pour cette assemblée constitutive; quelques pionniers représentant cinq nations, ne se connaissant pas, ne sachant pas très bien ce qu'ils allaient faire, mais remplis d'un zèle où s'amalgamaient les bonnes volontés de l'Espagne et de l'Italie, de la Norvège et de l'Allemagne Fédérale, de la Turquie et de la France.

Un an après, les représentants de la Yougoslavie, le Canada et la Grande-Bretagne se joignaient à nous lors du Congrès de Paris, tandis que, le Japon et les USA nous envoyaient des observateurs.

Nous n'étions pas encore bien nombreux lors de ce premier congrès en 1954. Je revois un sévère amphithéâtre de la Sorbonne où trop de sièges étaient vides, mais aussi une brillante réception à l'Hôtel Crillon offerte par le Ministre français des Affaires Étrangères.

La FIT était vraiment née, elle avait présenté ses lettres de créances, acquis droit de cité et elle savait à peu près où elle voulait aller.

J'eus l'honneur d'en être le premier président. En dehors de toutes préoccupations techniques ou pratiques, ma première tâche fut de créer un lien de confiance et d'amitié entre les membres de notre organisme. Il me semblait qu'en l'absence d'appuis nombreux et de moyens matériels notre seule chance de réussite résidait dans le plaisir que nous aurions à travailler bénévolement ensemble. C'est là certainement le rôle dont je suis le plus fier car, jusqu'à ce jour, c'est la confiance entre ses membres qui demeure l'un des éléments moteurs de la FIT.

Mais ce rôle que j'avais assumé était moins facile qu'il ne paraissait. Quelques années à peine nous séparaient d'un conflit mondial. De douloureux souvenirs n'étaient pas effacés et vers la FIT venaient des hommes qui s'étaient affrontés. Notre mission de traducteur comprise au sens le plus élevé nous avait-elle préparés à cette tâche? Peut-être. Quoi qu'il en fût, en très peu de temps le climat favorable était créé et la FIT dont les statuts écartent toute idée politique, put se mettre à l'œuvre.

L'idée d'une revue avait été lancée par la délégation allemande. Quelques mois après, soutenue par l'UNESCO, «Babel» était fondée. Ce fut au cours d'une nuit de travail avec mon ami Walter Jumpelt que j'en trouvai le titre. Il souleva bien des protestations. Babel était la confusion des langues, l'antitraduction. Le titre cependant sonnait bien. Il

faisait image et sous son apparente contradiction en appelait à l'imagination.

Quels étaient donc les buts de la FIT en ce début de sa carrière ? Organiser la profession dans le monde, inciter à la création de groupements de traducteurs dans les pays où il n'en existait pas, défendre les intérêts des traducteurs, leurs droits, leur tracer leurs devoirs.

Nous pressentions plutôt que nous ne voyions encore très clairement les grandes lignes de notre activité. Nous savions que la société d'après-guerre était en pleine évolution, et que dans ce monde en gestation la traduction serait appelée à jouer un rôle de plus en plus important.

Aujourd'hui, en 1963, notre profession a un aspect très différent de celui qu'elle avait dix ans auparavant. Les échanges d'idées et de techniques s'accélèrent. D'innombrables pays ont accédé à l'indépendance, se développent et ont soif de techniques et de cultures. Partout on demande des traducteurs et on les forme empiriquement, les écoles prolifèrent, mais demain la société prendra conscience que la traduction est à la fois un art et une science. La FIT se trahirait elle-même, se suiciderait sans doute, si elle perdait de vue que son premier impératif est de défendre cet art et cette science, de lui donner des normes. Nous y reviendrons.

Après Paris, ce fut notre deuxième congrès à Rome, en 1956, doublé du premier congrès mondial de la traduction, au cours duquel les questions de droit d'auteur occupèrent le premier rang.

L'année suivante à New-Delhi, un symposium organisé sous les auspices de la FIT et dirigé par Edmond Cary, notre secrétaire général, réunissait les traducteurs d'Asie.

En 1958, les représentants de la FIT se rencontraient à Luxembourg avec ceux de la CECA afin d'étudier les moyens d'améliorer le recrutement des traducteurs et de rationaliser les recherches bibliographiques et lexicographiques.

La même année, c'était avec le concours du Pen-Club polonais, le colloque littéraire de Varsovie où 30 pays étaient représentés.

En Juillet 1959, s'ouvrait à Bad Godesberg, sur le thème «La qualité en matière de traduction», le troisième et brillant congrès de la FIT.

Depuis, nos diverses commissions dont la liste reflète nos activités, se sont livrées à un travail peut-être moins spectaculaire, mais plus efficace en profondeur. La Charte qui sera proclamée dans quelques jours nécessita à elle seule d'innombrables travaux. Malgré les critiques qu'on ne manquera pas de lui adresser, elle constituera ce lien moral qui manquait à la profession.

La vaste enquête sur la situation du traducteur dans le monde à laquelle nous nous livrâmes sur la demande de l'UNESCO, aboutit, avec le concours de 15 de nos sociétés membres, à l'établissement d'un vaste rapport. Celui-ci, présenté à Londres lors de la réunion du Comité intergouvernemental pour le droit d'auteur, marqua l'entrée officielle de la FIT dans le concert des grands organismes internationaux.

Je ne puis entrer dans le détail de nos travaux, dans ceux du Comité pour la bibliographie internationale de la traduction, pour le répertoire international des traducteurs spécialisés, du Comité pour les traductions littéraires ou pour l'Amérique Latine.

Je ne parlerai guère non plus de l'activité de «Babel,» dont les 30 numéros nous valurent les félicitations de l'UNESCO, et qui traitaient des sujets les plus variés, attirant les yeux du monde savant sur les problèmes de la traduction.

Que de dévouements, que de sacrifices représentent toutes ces tâches! Il me faudrait citer et remercier tous ceux qui s'y consacrent. Certains s'y usèrent et le payèrent trop cher. Notre second président, notre ami affectueux Lorenzo Lanza di Trabia dont nous n'oublierons jamais le style et la vaste culture; un autre ami, l'infatigable, le dévoué Erwin Bothien, rédacteur en chef de «Babel», à qui, en mai dernier, nous allâmes à Bonn rendre un dernier et amical hommage.

L'histoire ne serait qu'un jeu passionnant mais stérile si elle ne servait à tirer du passé un enseignement pour l'avenir et à dresser un bilan.

Le nôtre est-il positif? En ce dixième anniversaire, à ce tournant de notre histoire, il est capital de répondre à cette question. Faisons-le en toute franchise, nous n'avons rien à cacher.

Qu'avons-nous à nous reprocher, de quels résultats pouvons-nous nous enorgueillir?

Pour suivre l'analyse très sommaire à laquelle je voudrais me livrer il faut avant tout comprendre que la FIT, dans son essence même, est un organisme à vocation internationale et que sous peine de faillir à sa tâche elle doit se trouver présente en même temps sur tous les points du front de la traduction.

C'est en cela que réside sa force et en même temps sa faiblesse.

Ses faiblesses d'abord, génératrices d'erreurs ou de manquements. La FIT est dispersée et ses finances sont précaires. Les sociétés qui la composent sont loin de lui apporter toutes un concours actif. La profession qu'elle représente a des aspects multiples. Deux d'entre eux semblent même parfois antagonistes: la traduction littéraire, la traduction scientifique. Il arrive que ces deux chevaux, attelés au même char, tirent chacun de son côté. En tous cas, chacune de ces disciplines pose des problèmes particuliers. Mais comme il s'agit d'une même profession où les divergences ne sont qu'apparentes, les responsables de la FIT se doivent d'intervenir sans cesse. Et chaque jour s'ouvrent des tâches et des horizons nouveaux. Parmi celles-ci bien sûr, il faut choisir. Avec les faibles moyens dont nous disposons, nous ne pouvons ni tout entreprendre, ni être présents à tous les congrès, à toutes les conférences où notre présence serait pourtant souhaitable.

Et c'est ainsi que certains de nos travaux ne sont pas poussés avec une vigueur suffisante, que depuis 1959 par exemple, nous n'avons pas pu organiser un colloque littéraire et que depuis 1958 le problème capital de la formation des traducteurs reste dangereusement stagnant. Ajoutez à cela la naissance, ces toutes dernières années, de fâcheux et inopportuns conflits de personnes ou de tendances qui font perdre beaucoup de temps à ceux qui n'en ont guère!

Notre force à présent. En 1953, la FIT se composait de 5 sociétés membres. Aujourd'hui, elle en compte 23, et demain elle en comptera 26.

Ces chiffres à eux seuls pourraient illustrer dix ans d'activité dans des conditions difficiles. Il y a mieux.

Nous n'allons pas reprendre la liste de nos réalisations. Disons simplement que la FIT a répondu à sa vocation de grand organisme international en rayonnant, en étendant son prestige dans le monde. Au cours de ces dix années, elle fut un lieu de rencontre, un lieu géométrique où s'élaborèrent peu à peu et l'esprit fraternel et les règles de la profession.

Nous avons dit que la FIT se devait d'être partout présente sur le front de la traduction. Cela est vrai plus que jamais malgré les protestations de certains qui voudraient limiter son action sous prétexte d'un meilleur rendement. Ne comprennent-ils donc pas que la FIT est autre chose qu'une simple société nationale de traducteurs, qu'elle représente l'ensemble de la profession et qu'elle représente dans le monde et aux yeux du monde ?

Sa force est d'être là partout où l'on prononce le mot de traduction, de même qu'elle consiste à dominer les problèmes de notre profession.

Partout et toujours, il importe pour elle de considérer la traduction comme un art et comme une science; un art dont il faut améliorer la qualité et défendre les droits, une science dont elle se doit de définir les normes, de promouvoir l'enseignement, non pas dans l'empirisme des écoles multipliées au hasard des initiatives privées, mais au niveau supérieur, celui de l'Université.

En employant ces termes d'art et de science à propos de la traduction, nous ne rêvons pas. Ils sont pour nous les deux jalons précis sur la route de notre programme futur.

Je sais qu'on nous accusera de nous payer de mots, de manquer de réalisme, d'esprit pratique, et ces accusations viendront de ceux-là mêmes qui, à la veille d'un congrès à l'horaire trop chargé, proposent de refondre les statuts et les

règlements de notre organisme, alors que ce travail demande une longue préparation et le concours d'esprits réfléchis.

Le manque de réalisme ne vient-il pas de ceux qui, à la dernière minute, se refusent à voir la charte sous son vrai jour, et voudraient, bouleversant tout un programme auquel personne ne s'était opposé, en empêcher la proclamation! La charte n'est certes pas parfaite, mais avec le temps et l'expérience on pourra l'amender, la compléter. Telle qu'elle a été soumise à nos sociétés membres et étudiée par elles depuis plusieurs années, elle a l'immense mérite de constituer le noyau autour duquel s'ordonnent enfin nos tendances anarchiques, un lien dont l'UNESCO a reconnu la valeur.

Et j'irai même plus loin dans ce soi-disant idéalisme qui n'est en fait qu'une prise de conscience parfaitement objective des choses.

Malgré son manque de ressources et la tentation de limiter son action, la FIT, pour être grande et pour durer, doit conserver intact le sens de sa mission, du rôle qu'elle est appelée à jouer dans une société en pleine transformation culturelle et technique, dans cette «communauté de l'esprit» à laquelle il sera fait allusion au cours de ce congrès.

Je comprends l'inquiétude qui s'empare de certains devant notre caisse si pauvrement garnie alors que nos tâches se multiplient, devant notre dispersion géographique et les sacrifices demandés à nos responsables.

Je comprends le désir de se limiter, comme le jeu des égoïsmes ou peut-être l'envie de se servir de la FIT pour réaliser des ambitions personnelles. Tout cela est humain, un organisme qui grandit n'est pas à l'abri des dangers qui estompent les amitiés.

Mais ce calcul est faux. Seule une politique de rayonnement et de présence peut assurer la grandeur de la FIT. Et si cette politique implique un nouvel effort de la part des sociétés membres et des responsables, je suis sûr qu'elle seule sera payante un jour et nous assurera enfin des pouvoirs publics ou d'autres organismes les appuis qui nous manquent.

C'est ce qu'avaient entrevu les fondateurs de la FIT. C'est

ce à quoi ils tendirent avec leurs successeurs. Ils ne s'étaient pas trompés.

L'évolution, la croissance d'un organisme comme le nôtre implique évidemment des modifications de structure et une adaptation constante aux circonstances. Il ne s'agit pas pour autant de renverser l'édifice construit en dix ans, d'en renier les principes et de flétrir l'action de ceux qui supportèrent tout le poids de nos travaux.

Tous les changements souhaitables peuvent s'opérer dans ce climat de confiance et d'amitié qui reste notre meilleur atout et sans lequel nous courons au-devant de l'échec.

Après cet historique en trompe-l'œil, je ne formule pas d'autre vœu que la grandeur de la FIT.